

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

"Aime Dieu et



va ton chemin.

Bulletin de l'Union-Allet

VOL. VII.

MONTRÉAL, 25 DÉCEMBRE 1879.

No. 2

SOMMAIRE.

I. BUON CAPO D'ANNO!
II. ÉLOGE DE LAMORICIERE, par Mon FREPPEL, Evêque d'Angers.—
(Suite et fin.)

III. LECTURE PAR M. E. A. T. DEMONTIGNY, PRÉSIDENT DE L'Union-Allet.—(Suite et fin.)

Buon Capo d'Anno !

Lorsque ce numéro de notre petit *Bulletin* vous arrivera, chers lecteurs, nous serons presque à la veille du renouvellement de l'année.

Permettez donc à ce modeste visiteur que vous accueillez chaque mois avec tant d'indulgence, de vous offrir tout d'abord l'expression de ses meilleurs souhaits, résumés dans ce salut romain : *buon capo d'anno*, bon commencement d'année.

Nous vous connaissons tous, amis lecteurs, car tout humble qu'il est, notre *Bulletin* tient à connaître les personnes qu'il fréquente. Vous êtes ou des Camarades du Régiment ou des amis zélés de la cause du Pouvoir temporel du Pape, cause qui fut et sera à jamais la nôtre.

Votre fidélité à ce faible organe des anciens défenseurs de la Royauté Pontificale, nous est un gage de votre dévouement au grand Principe qui en a motivé la création et qui est la raison de son existence.

Vous avez compris que les sacrilèges spoliateurs du St. Siège comptent surtout sur le temps, sur l'apathe, cette plaie de notre temps, sur l'inconstance ou la légèreté humaine, pour donner à leur œuvre d'iniquité, à défaut de toute autre sanction, celle de la prescription ; et vous avez reconnu la nécessité d'une revendication permanente, sans cesse répétée des droits de la Papauté.

Vous avez cru avec Pie IX. que nous faisons une œuvre utile et vraiment catholique en maintenant fort et vivace, au sein de notre population canadienne, l'esprit qui a

produit le mouvement des zouaves. Vous êtes vraiment tous *soldats du Pape*, quel que soit votre uniforme ; et les oboles par lesquelles vous contribuez au soutien de notre *Bulletin* sont autant de projectiles lancés à l'ennemi.

Il nous est donc bien aisé de formuler un souhait qui réponde aux plus ardentes aspirations de chacun d'entre vous : Que 1880 soit l'an de grâce par excellence, l'année du triomphe de l'Eglise !

Voici venir, Seigneur, la dixième année de notre exil, la dixième année des épreuves de Votre sainte Eglise, la dixième année de captivité morale de Votre Vicaire et de notre Père ! Dix ans ! n'est-ce point assez ? Et Votre juste colère n'est-elle point encore désarmée ?

Voyez, mon Dieu, l'affliction de vos enfants et l'orgueil de vos ennemis ; écoutez nos supplications et leurs sarcasmes, laissez-vous enfin toucher par notre repentir et confondez leur audacieuse impiété.

Les peuples éperdus au spectacle scandaleux de l'iniquité triomphante ont perdu le sens moral ; ils se précipitent aveuglément vers l'abîme, vers le chaos. Levez-vous et dissipez les ténèbres que les méchants ont amassées sur le monde ; dispersez ces superbes ; faites éclater votre puissance, et que les justes soient consolés. Mettez un terme aux maux qui affligent votre peuple, et les nations éclairées reconnaîtront la fausseté de leurs voies et retourneront vers Vous ; et de toutes les parties de la terre s'élèvera vers Votre trône l'hosanna de la reconnaissance, et l'année de grâce 1880 restera à jamais marquée dans les annales de vos miséricordes infinies.

Fiat ! Fiat !

DISCOURS

Prononcé à l'inauguration du monument érigé en l'honneur du général de la Moricière, dans la cathédrale de Nantes, le 29 octobre 1879, par MGR L'ÉVÊQUE D'ANGERS.

(suite et fin.)

II.

Vers la fin du siècle dernier, il s'est produit dans la société française un mouvement d'idées dont rien ne permet encore de prévoir le terme. Jusque-là on avait bien vu des nations modifier sur quelques points les conditions de leur vie publique, suivant les besoins du temps et l'état des esprits; et, dans le cours de sa longue histoire, la France elle-même n'avait pas manqué, à maintes reprises, d'approprier à des situations nouvelles son régime civil et politique. Dans de pareilles réformes, inspirées par la justice et conduites avec sagesse, il n'y a rien qui ne soit conforme aux vues de la Providence et à l'ordre naturel des choses. Mais une nation rompant brusquement avec tout son passé, faisant à un moment donné table rase de son gouvernement, de ses lois, de ses institutions, pour rebâtir à neuf l'édifice social depuis la base jusqu'au sommet, sans tenir compte d'aucun droit ni d'aucune tradition; une nation réputée la première de toutes, et venant déclarer à la face du monde entier qu'elle a fait fausse route depuis douze siècles, qu'elle s'est trompée constamment sur son génie, sur sa mission, sur ses devoirs, qu'il n'y a rien de juste ni de légitime dans ce qui a fait sa grandeur et sa gloire, que tout est à recommencer, et qu'elle n'aura ni trêve ni repos tant qu'il restera debout un vestige de son histoire; non, mes frères, non, jamais spectacle aussi étrange ne s'était offert aux regards des hommes.

Quant aux conséquences de cet événement, nous les avons vues et nous les voyons encore se dérouler à nos yeux. Pour être sortie de sa voie historique et traditionnelle, la France s'en est allée depuis près d'un siècle, oscillant entre la dictature et l'anarchie, sans avoir pu retrouver jusqu'ici son centre de gravité dans des institutions stables ni dans un pouvoir accepté de tous. Et ce qui achevait de donner son vrai caractère au mouvement dont je parle, et que je trouve dans mon sujet, c'est qu'il tendait à détruire la religion non moins que tout le reste. N'était-elle pas la grande institution à laquelle se rattachait tout le passé de la France comme au principe de sa force et de sa vie? Enseignement, législation, mœurs domestiques, caractère national, elle avait tout pénétré, tout affermi, tout soutenu jusqu'à la fin. Rien n'était donc fait dans cette œuvre de destruction universelle, tant que l'on n'aurait pas réussi à bannir le Christ et l'Eglise de la famille et de la société, pour les reléguer au fond de la conscience individuelle, sauf à venir plus tard les y forcer en déracinant jusqu'à l'idée même de Dieu. Oui, l'homme substitué à Dieu comme source unique de tout droit, de toute justice, de tout pouvoir, de toute moralité, c'est-à-dire le déicide dans l'ordre social, voilà le dernier mot de la Révolution.

Sans doute, ce dernier mot, il n'y a que l'audace de la logique pour ne pas reculer devant lui: les timides le désavouent, les habiles le dissimulent, les naïfs voudraient l'atténuer. Mais il y a des moments où il retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre qui vint réveiller les plus endormis. Ce dernier mot, la Terreur l'avait dit, les journées de Juin l'on répété, la Commune allait le reprendre, et, chaque fois, la France épouvantée a vu se poser devant elle la question de vie ou de mort. Trop heureuse quand, pour se défendre contre cette barbarie nouvelle, elle peut placer son épée dans les mains d'un la Moricière! Dieu me garde de vouloir arrêter vos esprits sur ces luttes fratricides, où des multitudes égarées payent de leur sang une confiance aveugle dans les promesses et dans les déclamations des sophistes. Si quelque chose du moins peut soulager le cœur au milieu de telles scènes, c'est l'héroïsme de ces hommes qui, plus tristes que fiers de leur triomphe; accomplissent, la mort dans l'âme, le plus douloureux des devoirs, sans faiblesse comme sans dureté, sachant allier au courage militaire une qualité plus rare, le courage civil, aussi grands sur les barricades que sur la brèche de Constanine ou sur le pont de Magenta, parce qu'à défaut de la gloire ils n'ont pour se soutenir dans une tâche si pénible que l'esprit de sacrifice, prévoyant bien qu'un crêpe funèbre recouvrira leurs lauriers, et que la patrie ne pourra jamais se souvenir de leur victoire sans verser des larmes sur la tombe de ses enfants.

Est-ce à dire, mes frères, qu'on déployant tant d'intelligence et d'énergie pour sauver la société française des excès de la révolution, le général de la Moricière ait eu, alors déjà, une idée absolument nette des erreurs qui en étaient la cause! La suite de sa vie me donnerait un démenti, si je parlais de la sorte. Assurément, une entreprise aussi radicale que celle du siècle dernier n'était pas de nature à satisfaire un esprit mesuré comme le sien. Il avait trop l'habitude des réflexions sérieuses pour s'imaginer que l'on puisse, avec espoir de succès, déplanter un vieux chêne, quand déjà il couvre de ses branches le sol d'alentour; ou bien refaire à nouveau le tempérament d'un peuple arrivé à la plénitude de ses forces. Mais, soit illusion d'une âme généreuse, soit influence du milieu où il avait vécu et grandi, il n'était pas éloigné de croire que, sans aller aussi loin, il y avait moyen d'arriver au but, en suivant, avec cette discrétion la voie tracée par les idées nouvelles. Si, dans cette période si brillante de sa vie politique, de flambeau de la foi avait lui à son regard sans mélange d'obscurité, il aurait vu clairement ce que l'on s'obstinait à ne pas voir: qu'il n'y a pas de salut pour une nation en dehors des principes; que le libéralisme n'est pas plus la liberté que le rationalisme n'est la raison; qu'il en est au contraire la négation formelle, parce qu'au lieu de la respecter dans ses manifestations légitimes, il l'assujettit à la loi du nombre, partant de la force; que, par conséquent, libéralisme et despotisme, c'est tout un, quoi que l'on fasse pour pallier une même tyrannie sous des noms divers; que, s'il existe une vérité sur la terre, il est impossible de la traiter sur un pied d'égalité parfaite avec l'erreur, sans tomber dans le pur scepticisme; qu'étant donnée l'inclination naturelle de l'homme vers le mal, c'est la pire de toutes les illusions

de penser que, livrée à elle-même, sa volonté se portera naturellement au bien ; qu'il est du devoir d'un gouvernement chrétien de prendre la vérité pour règle, afin de faire descendre d'en haut les lumières qu'on ne saurait tirer d'en bas ; et qu'enfin, dans un grand Etat régi depuis son origine par des lois d'un autre ordre, livrer la succession du pouvoir suprême aux incertitudes du caprice populaire, c'est ouvrir la porte à des compétitions sans nombre et à des agitations sans fin.

L'expérience allait d'ailleurs parler plus haut que tous les raisonnements. On s'était flatté d'asseoir un régime durable sur la souveraineté du peuple ; et la souveraineté du peuple et de la force, s'était chargée de répondre à l'établissement de février, en le brisant comme l'enfant qui fait voler en éclats le jouet dont il s'amusait la veille. Hommes et institutions, un mouvement d'une incontestable popularité avait tout emporté en un jour d'indifférence plus encore que de colère. Ah ! ne vous plaignez pas trop, général, de cet exil immérité, de vos longs services méconnus, de votre épée brisée avant l'heure. Il vous sera dur sans doute de vivre plusieurs années hors de cette France que vous avez servie avec tant de dévouement et de fidélité ; et quand viendra le moment des luttes glorieuses sur la terre de Crimée, vous vous sentirez le cœur serré de tristesse à la pensée de ne pouvoir partager les périls de vos anciens compagnons d'armes. Mais la vérité est un bien trop précieux pour qu'il ne faille pas consentir à l'acheter aux prix des plus grands sacrifices.

Jeté sur la terre étrangère par un coup de force, vous comprendrez mieux le néant de toutes les utopies modernes. Vous apprécierez à sa juste valeur, durant vos longues heures de méditation, le suffrage du peuple, aujourd'hui à genoux devant César et renversant demain l'idole de la veille. Après avoir éprouvé par vous-même que l'on ne déplace pas impunément le droit, vous vous retournerez vers la vraie autorité, celle qui remonte à Dieu, en même temps qu'elle plonge ses racines dans les profondeurs de l'histoire ; et en présence des excès auxquels se porte la liberté, quand elle n'a pas la loi divine pour règle souveraine, vous laisserez un jour tomber de vos lèvres ces paroles qui resteront comme le jugement d'un grand esprit revenu à lui-même et désabusé : " Les principes de 1789 sont la négation du péché originel," c'est-à-dire de la vérité, telle qu'elle éclate dans la conscience de l'homme et dans la vie des peuples.

Et d'où venaient au général la Moricière ces vues si nettes et si lumineuses sur les hommes et les choses de son temps ? Vous l'avez dit, frères, avec l'éloquence de l'art, en plaçant auprès de son monument funèbre les statues symboliques de la Méditation et de la Foi. Cette foi, héritage d'une famille chrétienne, et qui avait embaumé les jours de son enfance, au milieu de la catholique Bretagne ; cette foi qui était venue se placer à ses côtés, sous les traits de la piété la plus tendre et la plus aimable, à l'heure de l'exil comme au temps de la gloire ; cette foi dont il ressentait la douce influence dans tout ce qui faisait le charme et le bonheur de sa vie domestique, cette foi à laquelle, sans jamais la perdre de vue, il avait prêté moins d'attention au milieu des camps et des agitations

de la politique, il allait l'approfondir avec l'esprit de recherche et le besoin de clarté qu'il portait dans chaque question. Dieu ne lui avait-il pas ménagé l'épreuve salutaire de l'adversité pour lui faire " regarder les choses du point de vue où on les voit ce qu'elles sont ? Pour une nature si franche et si loyale, le doute et l'indécision ne pouvaient être de longue durée. Ce qui devait l'étonner plutôt, à mesure qu'il avançait dans des études si attrayantes et si élevées, c'était de voir l'indifférence ou l'hostilité de plusieurs à l'égard d'une religion " qui a pour elle la science, l'histoire, la philosophie, les arts, les grands hommes ; qui a pour elle le passé, le présent, l'avenir ; qui peut seule résoudre les difficultés du temps actuel ; qui répond aux besoins de tous les esprits, de tous les cœurs, de toutes les volontés, de toutes les classes, de tous les malheureux ; qui seule est capable d'assurer le bonheur présent et le bonheur futur. "

Ainsi le général de la Moricière marchait-il de jour en jour à la conquête de la vérité, dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique et social. Mais, pour atteindre le but que Dieu lui avait marqué, il lui restait à franchir une dernière étape, la plus rude et la plus méritoire, sinon la plus glorieuse de toutes. Après avoir défendu la cause de la chrétienté et de la France contre l'Islamisme et de la Révolution, il allait être appelé à la servir au centre même de la lutte du bien avec le mal, de la vérité avec l'erreur. Alors seulement on pourrait lui appliquer dans toute leur plénitude ces paroles du Sage, qui renferment la pensée de mon discours : " La voie des justes est comme un flambeau qui croît en éclat et qui va grandissant jusqu'au jour parfait : " *Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem.*

III

Il est sur la terre un pouvoir que rien n'égale ; un pouvoir qui prend son origine dans le plus grand événement dont l'histoire ait gardé le souvenir ; un pouvoir qui réunit dans une alliance sublime les deux caractères de la souveraineté parmi les hommes, la force et la bonté ; un pouvoir qui n'a d'autres limites que celles du temps et de l'espace ; un pouvoir qui concentre en lui-même tous les rayons de l'autorité répandus par la main de Dieu à travers le monde, la paternité d'Adam, le patriarcat d'Abraham, le sacerdoce de Melchisédech, la législation de Moïse, le pontificat d'Aaron, la judicature de Samuel, la royauté de David ; un pouvoir qui, depuis dix-huit siècles, est tout ensemble la pierre angulaire et la clef de voûte de l'édifice chrétien ; un pouvoir qui a traversé les âges, faisant resplendir tour à tour, et avec un éclat incomparable, toutes les grandeurs du sacrifice et de la doctrine, de la sainteté et du génie ; un pouvoir qui n'emprunte à aucune des choses d'ici-bas son ascendant ni sa durée ; un pouvoir qui cache une invincible énergie sous les dehors de la faiblesse et qui voile la plus haute des majestés souveraines derrière l'humilité d'un service ; un pouvoir que chaque lutte, chaque contradiction a laissé le lendemain plus fort et plus respecté qu'il n'était la veille ; un pouvoir, enfin, contre lequel toute domination s'use, toute violence échoue, tout artifice se dissipe, tout

résistance se brise, toute rébellion vient mourir tôt ou tard, impuissante et confondue. Ce pouvoir unique, ce pouvoir souverain, ce pouvoir universel des âmes et des consciences, c'est la papauté.

Mais, afin que ce pouvoir universel des âmes et des consciences pût remplir sa mission pour le bien de tous, au milieu de tant de races et de nationalités différentes, il lui fallait une liberté pleine et entière, une indépendance complète. L'assujettir à une puissance quelconque, c'était l'entraver dans l'exercice d'un ministère qui a pour objet les intérêts spirituels du monde entier. Les siècles chrétiens l'avaient compris et, la grâce de Dieu aidant, l'épée de la France, aux mains des Pépin et des Charlemagne, avait, sinon fondé, du moins affermi et soutenu le principat temporel du Pontife romain. A peine si l'une ou l'autre fois, dans le cours de dix siècles, quelques brouillons fanatiques avaient essayé de détruire ce qui était pour la chrétienté l'une des bases essentielles du droit public. Et ce qui n'entraînait pas moins dans les vues de la Providence, c'était qu'il existât toujours sous les yeux des peuples un Etat ayant la vraie religion pour règle souveraine, ne séparant jamais les intérêts temporels des intérêts spirituels, mais sachant les coordonner dans une harmonie parfaite, s'inspirant avant tout des principes de la morale chrétienne, sans rien sacrifier aux utopies du moment, demeurant là, au milieu d'aventures téméraires et d'essais infructueux, comme le représentant autorisé des saines traditions, et conservant ainsi pour les regrets et les déceptions de l'avenir le dépôt des vérités politiques et sociales, en dehors desquelles aucune nation ne peut sauver ni ses pouvoirs ni ses libertés. A ce double point de vue, la souveraineté temporelle des Papes était pour les peuples chrétiens le plus haut enseignement et la plus sûre des garanties.

Ai-je besoin de vous dire, mes frères, qu'un état où la religion et la politique s'unissaient dans une alliance si étroite, ne pouvait trouver grâce devant la révolution appuyée sur une théorie absolument contraire? C'est là qu'elle devait frapper, et qu'elle a frappé en effet son coup décisif; et alors, qu'avons-nous vu? les révolutionnaires du monde entier s'acharnant à détruire une souveraineté qui leur semblait la négation vivante de leur idée fondamentale. Remontrances de la part de gouvernements qui, eux-mêmes, ne se sentaient pas sûrs du lendemain, déclamations de rhéteurs s'apuyant sur des souffrances imaginaires, réformes demandées par ceux qui auraient eu le plus grand besoin d'en donner le signal dans leur propre pays, excitations du dehors pour pousser au mécontentement et à la révolte des populations qui ne demandaient pas mieux que de vivre tranquilles à l'ombre d'un pouvoir paternel entre tous, menées ténébreuses des sociétés secrètes, attaques à force ouverte des bandes ennemies, rien de ce qui s'appelle ici-bas hypocrisie ou violence ne devait manquer à ce grand duel de la force matérielle avec la force morale.

Et ce qu'il y avait de plus odieux dans une pareille conspiration, c'est qu'elle visait l'homme de ce siècle qui, par ses qualités personnelles, avait le plus de droit au respect et à la vénération de tous; un souverain acceptant des institutions nouvelles tout ce qu'elles ont d'accep-

table, pour ne repousser que ce qu'elles peuvent avoir de contraire à l'Evangile, aux droits de Dieu et de l'Eglise; un pontife salué de son vivant la plus pure et la plus noble figure de notre époque, en attendant, s'il m'est permis d'exprimer un tel vœu, que l'Eglise le place un jour sur nos autels, à côté de saint Pie V, comme un type héroïque de vertu et de sainteté. Bref, il vint un moment où la Révolution, rassemblant toutes ses forces, résolut d'achever son œuvre; et alors l'auguste Pontife, se souvenant de ces paroles de l'Apôtre, "que prince ne porte pas le glaive en vain." *non enim sine causa gladium portat*, prit l'épée de Lépante, et ne pouvant ni ne devant s'en servir lui-même, il la mit aux mains du soldat le plus digne de la porter, aux mains du général de la Moricière.

C'était le couronnement de cette brillante carrière commencée sur les rivages de la Méditerranée, au service de la civilisation chrétienne, et devant s'achever non loin de là, dans la défense d'une seule et même cause. "On ne discute pas l'appel d'un Père", voilà le mot; à la fois si simple et si grand, que le héros chrétien avait laissé tomber de ses lèvres à la première demande du souverain Pontife. Et, à l'instant même, avec un entière abnégation, sans le moindre souci de sa renommée militaire, bravant une opinion trop servile pour avoir conservé le droit au respect, il s'était mis à l'œuvre pour accomplir une mission qu'il regardait comme le suprême honneur de sa vie. A peine débarqué en Italie, il a tout vu, tout apprécié. Avec cette activité infatigable que l'Algérie et la France ont admirée tour à tour, il organise, il crée, il améliore, il développe. Sous sa puissante impulsion, le matériel est renouvelé, les cadres se reforment, les services se régularisent, tous les éléments de la résistance viennent se ranger autour d'un noyau compacte et solide. Plan d'ensemble, détails de l'exécution, rien n'échappe à son coup d'œil. En ne s'épargnant à lui-même ni peine, ni fatigue, il sait communiquer aux autres l'ardeur qui l'anime.

A sa voix, et stimulés par son exemple, des milliers de jeunes hommes accourent de tous les points du monde pour faire au Saint-Père un rempart de leur bravoure... Ne semblait-il pas, dès lors, que des vœux tant de fois exprimés eussent enfin reçu leur entier accomplissement? Protégé dans l'indépendance de son ministère par le seul dévouement de ses fils, le souverain Pontife pourra désormais se suffire à lui-même, pourvu que nulle ambition étrangère ne vienne suppléer à l'absence de troubles intérieurs par une attaque du dehors. Mais c'est précisément l'heure que la Révolution choisira pour frapper son coup décisif, démasquant ainsi au jour convenu ses plans préparés de longue main. Castelfidardo et Ancône allaient montrer ce qu'il y avait de sincérité dans les promesses des uns et dans les déclarations des autres, et de ces grands jours de l'histoire, il ne devait rester que le souvenir d'un effort héroïque tenté par le plus généreux des dévouements pour la plus sainte des causes.

Je me trompe, mes frères, il en est resté des semences fécondes pour l'avenir. "L'avantage de ceux qui combattent pour un principe, écrivait le noble défenseur du trône pontifical, c'est qu'alors même qu'ils succombent, leur défaite devient une éclatante protestation en faveur du

droit. J'ajoute que de pareilles défaites ne sont jamais sans retour ; car les principes ne meurent pas avec les hommes. Une cause est vaincue, quand elle ne trouve plus personne pour la soutenir ; mais une cause qui vit au cœur de deux cents millions d'hommes, et qui, malgré une fortune contraire, ne cesse de leur apparaître comme l'expression du droit et de la vérité, une pareille cause peut attendre tranquillement son triomphe du temps et de l'expérience ; tout la sert, les erreurs et les fautes de ses adversaires non moins que le zèle et les convictions de ses défenseurs. Qu'est-ce que les années dans la vie de l'Eglise qui a pour elle les siècles ? Et, depuis les martyrs des premiers âges jusqu'à nous, que de causes, en apparence vaincues, et pour lesquelles le jour de la victoire ne devait pas tarder à reluire ! Où chercher le point de départ de leur succès ? Dans le dévouement de ceux qui avaient lutté pour elle jusqu'au dernier instant et contre l'espérance même. Non, ne vous arrêtez pas à des revers que Dieu permet pour éprouver le mérite. Il y a dans le sacrifice, quelque infructueux qu'il paraisse sur le moment, une vertu qui lui survit, qui passe d'une âme à l'autre, qui fait germer, à l'heure marqué, de nouveaux sacrifices ; et quand, après les victoires passagères de la force, arrivent les jours où le droit et la justice reprennent leur empire, la postérité, plus équitable que les contemporains, salue de son admiration et de sa reconnaissance l'héroïsme de ceux qui avaient préparé par leur défaite les triomphes de l'avenir.

Quant au vaillant capitaine qui avait mis si généreusement son épée au service du Saint-Siège, il était rentré dans sa retraite, attendant l'heure où de nouveaux périls réclameraient sa présence à la tête de la petite armée qu'il avait conduite à l'honneur, sinon à la victoire. Là, dans cette sereine atmosphère, au milieu des joies calmes et pures de la vie de famille, on devait le voir, cinq années durant, partagé entre son zèle pour les intérêts de l'Eglise et les œuvres de charité, avançant de jour en jour dans la pratique des vertus chrétiennes, et donnant à tous l'exemple d'une piété aussi vive que sincère. Il était arrivé à ce terme dont parle la sainte Ecriture, quand elle compare la voie des justes à un flambeau qui croît en éclat et qui va grandissant jusqu'au jour parfait : *Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem*. Chaque enseignement parti de la chaire pontificale avait apporté à son esprit de nouvelles lumières, en l'éclairant sur les vrais principes qui seuls peuvent assurer le salut des sociétés modernes. Trop défiant de lui-même pour trouver inopportun ce que l'Eglise jugeait nécessaire, il applaudissait aux efforts des écrivains courageux qui s'appliquaient à montrer la vérité dans tout son jour, au lieu de la présenter timidement et par un seul côté ; et volontiers, à ceux qui, alors déjà, préféraient le rôle de conseillers à celui de disciples, aimant mieux se placer devant l'autorité que de se ranger derrière elle, le général répondait par ce mot qui était un acte d'humilité plus encore qu'une leçon : " Je suis le soldat du Pape, et non pas son théologien. " Que ne pouvait-on pas espérer, pour l'avenir, d'une foi dont la candeur n'avait d'égale que sa fermeté ? C'était la pensée de beaucoup, qu'à un homme de cette

ments dont tout le monde pressentait l'approche. La Providence en avait décidé autrement. Sans doute elle aura voulu épargner à cette âme les douleurs qui devaient déchirer la nôtre.

Si le général de la Moricière a été enlevé trop tôt à nos espérances, du moins il n'a pas vu les malheurs qui allaient nous accabler ; il n'a pas vu les conséquences d'une politique qu'il n'avait cessé de combattre, l'unité allemande sortant de l'unité italienne, la France envahie par l'étranger et démembrée après des capitulations bien autrement désastreuses que celle d'Ancone ; cette brave armée, dont la gloire était la sienne, il ne l'a pas vue prendre le chemin de la captivité et ne rentrer sur le sol de la patrie que pour y trouver de nouvelles journées de juin avec toutes les horreurs d'une lutte fratricide ; il n'a pas vu l'œuvre de la Révolution achevée au-delà de Alpes, et le pontife dépouillé d'un pouvoir dont sa vaillante épée avait réussi à protéger les derniers restes. Toutes ces tristesses, qui-eussent été si amères pour son cœur de chrétien et de Français, la divine bonté en a préservé sa vie, déjà traversée par tant d'épreuves et de peines. Il aurait pu faire plus encore pour la religion et pour son pays ; il avait fait assez pour son mérite et pour sa gloire. Désormais, la mort pouvait venir à lui : elle devait le trouver prêt, le crucifix à la main, et le regard tourné vers l'éternité. Il y a longtemps déjà que, prenant les choses de la terre pour ce qu'elles valent, il avait dit ces belles paroles : " Occupons-nous des choses du ciel, les seules aujourd'hui saintes et respectables. Là sont la justice suprême, la bonté suprême, le bonheur suprême ! En dehors de cela, il n'y a rien, absolument plus rien ! "

Et maintenant, mes frères, quel est l'enseignement que la chaire chrétienne doit tirer d'une telle vie, et dont ce monument est destiné à perpétuer le souvenir ? Ah ! sans doute, ce qui en ressort avec un éclat merveilleux, c'est qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus glorieux pour l'homme que de défendre la cause de la religion et de la patrie. Rarement on aura vu, dans l'histoire, le dévouement chrétien se produire sur d'aussi grands théâtres et avec une telle splendeur. Alger, Paris, Rome, quels noms dans les annales du monde, et quelles étapes dans la carrière d'un homme ! Il a été donné à votre illustre compatriote de montrer en des lieux si divers ce que peuvent l'intelligence et le courage militaire au service de la société et de la civilisation chrétiennes. C'est par là que son nom réveille dans tous les cœurs le sentiment du respect et de l'admiration. Mais cette grande âme, qui, à l'heure présente comme j'en ai la douce confiance, voit toutes choses aux clartés de l'éternelle lumière, ne me le pardonnerait pas, si je ne cherchais d'autre leçon dans ce qui a fait son principal mérite. Le général de la Moricière a été l'un des types les plus expressifs et les plus caractéristiques de son siècle. Les illusions que se faisaient un grand nombre de ses contemporains, il les a toutes connues, il en a partagé plusieurs, il n'en a retenu aucune. Pour atteindre ce but, il lui a fallu reconquérir la vérité pas à pas et à travers mille obstacles, il les surmontés, en présentant au travail de la grâce une âme droite et sincère.

Voilà sa gloire, sinon la plus brillante, du moins la plus solide et la plus pure de toutes ; car il est dit dans la

sainte Écriture : "Celui qui se rend maître de lui-même est supérieur à celui qui prend des villes : " *Melior est qui dominatur animo suo, expugnator urbium.* Grande leçon pour tant d'esprits qui, une fois imbus des erreurs et des préjugés de leur temps, ne savent plus s'en affranchir, malgré les déceptions les plus amères et les expériences les plus cruelles. Oui, il me semble entendre une voix sortir de ce monument funèbre pour dire avec la mâle franchise du soldat qui ne connaît ni flatterie ni détours : "O France ! ô mon pays ! après tant de ruines et de malheurs, ouvre enfin les yeux à la lumière ; ne t'obstine pas plus longtemps à chercher le salut dans des voies qui, plusieurs fois déjà, ont failli te conduire à l'abîme ; reviens aux traditions et aux principes qui avaient fait de toi la première nation du monde ; en redevenant la fille aînée de l'Eglise, dans toute la vérité du mot, tu retrouveras ta puissance et ton génie ; c'est autour de la foi catholique, et d'elle seulement, que tu pourras rallier tes fils, et les réconcilier tous ensemble, en leur rendant, sous l'influence de son esprit et de sa doctrine, la vraie autorité avec la vraie liberté. Là est l'avenir, là est le salut !" Puisse cette voix d'outre-tombe être écoutée de tous ! Et puisse ce monument s'élever au milieu de nous comme un gage d'union et d'espérance, en rappelant aux générations futures la mémoire d'un héros chrétien qui a su être en même temps un grand serviteur de la France et un grand serviteur de l'Eglise !

Lecture prononcée en l'Eglise du Village Saint-Jean-Baptiste, le 28 septembre 1879.

PAR M. B. A. TESTARD DE MONTIGNY, *Prés. de l'Union-Allet.*

3e Partie.—SUITE ET FIN.

"Il y a de grandes vérités qui se vulgarisent et qui se forment énergiquement sous la forme d'axiomes, de proverbes ou de devises. C'est ainsi que l'on a formulé la puissance des associations par la devise : "L'Union fait la force." Nous l'avons adoptée dans nos jours de malheur, et nous l'entendons répéter dans nos jours de fêtes, afin qu'elle revienne à notre souvenir dans les temps de luttes et de combats. Et toutes les fois qu'il s'agit de l'accomplissement de grandes œuvres qui dépassent la taille individuelle nous devrions nous rappeler quelle est la puissance de l'Union pour marcher vers un but commun. Tous les jours nous avons les preuves de l'efficacité de l'association dans le commerce, dans l'industrie où s'opèrent des œuvres merveilleuses. La religion surtout élève, avec le denier des âmes charitables, des temples, des asiles, des hôpitaux, des institutions qui recueillent les nécessiteux et abritent les misères de l'humanité. Et descendons, si l'on veut se persuader des effets de l'union, chez des êtres que l'instinct seul conduit et qui semblent nous donner une leçon en ce sens ! Voyez les abeilles apporter à la ruche qui leur est chère la parcelle imperceptible qu'elles ont extraite de la corolle des fleurs. En une saison quel édifice elles construisent. Voyez cet être encore plus chétif, la fourmi qui se joint à une fourmi, puis à plusieurs autres, pour faire disparaître un obstacle tombé sur le

passage qui mène à leur demeure. Et quel travail elles opèrent en un jour !

Persuadé de cette force de l'Union, comment reculerions-nous devant des obstacles qui ne manquent jamais de se dresser dans l'accomplissement d'une œuvre nationale ou religieuse. Il y a dans ce village, quinze cents familles, 5,000 communicants, 8,000 personnes. Et il s'agit de maintenir l'œuvre que nous avons commencée à la gloire de Dieu ; et il suffit de trouver \$2,000 par année, en sus des revenus actuels, pour assurer le succès de notre œuvre. Nous laisserons-nous décourager par les obstacles qu'ont accumulés les années de crise qui viennent de fondre sur nos têtes et qui sont à la veille de disparaître ?

Quoi ! tous les jours nous voyons l'esprit du commerce franchir des obstacles qui paraissaient inébranlables ; tous les jours aussi l'esprit d'industrie élève aux regards étonnés des constructions d'une hardiesse inconcevable, et il n'y aurait donc que l'esprit religieux qui ne saurait affirmer son efficacité.

Non ! Et si je regarde la marche et les progrès du Christianisme, je me persuade que son œuvre a surpassé tout ce qu'a pu faire le commerce ou l'industrie. Il y a dix-huit cents ans, le monde était païen, aujourd'hui il est chrétien ; tout ce christianisme que les païens, les impies de tous les âges ont représenté comme une montagne d'absurdités, d'impossibilités et de superstitions, l'univers l'a cru.

"Il l'a cru, dit l'abbé Martinez, sur la parole de douze pêcheurs sans science, sans argent, sans appui.

"Il l'a cru, au siècle d'Auguste, ce siècle qui fut par excellence le siècle de la philosophie et des lumières.

"Il l'a cru, malgré les plaisanteries des comédiens qui s'amusaient à jouer ses mystères sur les théâtres, et les livraient à la dérision universelle.

"Il l'a cru, c'est plus fort, malgré Néron, Domitien, Diocletien et compagnie, qui, comme vous savez, ne plaisantaient pas avec les insoumis.

"Il l'a cru, ce qui est encore plus fort, malgré les lumières de sa raison et les répugnances de sa nature."

Non ! Et je croirais vous faire injuré, Messieurs et vous Mesdames, dont le cœur est généreux et l'âme imprégnée des plus beaux sentiments religieux. Non ! vous ne vous laisserez pas décourager par le contre-temps qui arrive au milieu de l'œuvre commencée.

Et la charité dont vous êtes remplis a des secrets admirables de puissance, et cette puissance, je suis certain, augmentera en présence des difficultés. "L'amour et je prends les paroles que je trouve au chapitre V de l'Imitation, l'amour souvent ne connaît point de mesure ; mais comme l'eau qui bouillonne, il déborde de toutes parts.

"Rien ne lui pèse, rien ne lui coûte ; il tente plus qu'il ne peut ; jamais il ne prétexte l'impossibilité, parcequ'il se croit tout possible....

"Et à cause de cela, il peut tout, et il accomplit beaucoup de choses qui fatiguent et qui épuisent vainement celui qui n'aime point."

Combien de petites industries n'engendrent pas la charité ? Tantôt c'est un bazar, tantôt c'est un concert ; d'autres fois c'est une excursion, un pèlerinage. Que de misères n'ont pas soulagées les sociétés de St. Vincent-de-

Paul avec ces moyens. Et qui dirait qu'avec l'œuvre des chiffons, qui consistait à recueillir tous les papiers de rebut et à les revendre aux papetiers, on a ainsi fait des œuvres admirables. Rien ne coûte à la Charité, et elle revêt toutes les formes, tantôt elle est commerçante, tantôt industrielle et bien des fois mendiante.

Et puis, chrétiens, n'avons-nous pas présente à notre esprit ces paroles : Un verre d'eau donné en mon nom ne restera pas sans récompense. Et de fait, on serait étonné de connaître les succès qu'ont dans le monde des personnes vraiment charitables. J'en connais qui avec de faibles ressources en apparence, font des largesses incroyables; et tandis qu'à leur côté, s'endette celui qui vit dans l'abondance, elles trouvent le moyen d'élever honorablement leur famille et de donner largement pour toutes les bonnes œuvres. Je le crois, car on en a la preuve tous les jours, que Dieu remet au centuple ce qu'on donne en son nom. Et ce ne doit pas être une très mauvaise spéculation que de l'intéresser dans nos entreprises en lui promettant un pourcentage sur nos profits.

On se plaint que les années sont mauvaises; que le commerce est en souffrance; que l'industrie est sans activité, etc., l'on recherche les causes de cette crise qui sévit. Les plus rusés se perdent en conjecture. En attendant le peuple souffre, lui qui les années dernières vivait dans l'abondance. Mais l'abus qu'il a fait de cette abondance n'est-elle pas la cause de cette gêne d'aujourd'hui? Qu'on ouvre les pages de l'histoire du peuple de Dieu, et l'on verra que la cause de ses malheurs, a été l'abus qu'il avait fait des bienfaits du Très-Haut. Soyons-en sûrs, les bonnes œuvres n'appauvrissent pas; elles rendent heureux d'abord, et par le temps qui court la tranquillité du cœur est un capital qui en vaut bien un autre.

Donner à une bonne œuvre, c'est prêter à Dieu, et au centuple : c'est lui-même qui l'a dit.

Et, messieurs, après tout, est-ce une œuvre si gigantesque que nous avons à faire, et j'ai tort, je m'en aperçois, d'avoir pris tant de précautions pour en arriver au but. Comment! il s'agit de combler un déficit de \$2,000 par année, parmi une population de 8000 personnes : c'est une affaire de 25 cts. chacune. Sur quelle tête ne peut-on pas épargner vingt-cinq centins? Veut-on procéder par famille; c'est environ une piastre et quart par chacune, puisqu'il y en a quinze cents. Que d'occasions n'avons-nous pas dans les familles d'épargner quelques centins que l'on dépense souvent au préjudice de nos enfants et de nous-mêmes. Dans le berceau de nos nouveaux-nés que de choses inutiles l'on pourrait retrancher. Ce serait bien commencer la vie en aidant à bâtir un temple à celui qui est né dans une crèche. Je m'arrête de détailler, car si je passais en revue tous les actes de la vie, depuis les plus solennels jusqu'aux plus ordinaires, j'y verrais que dans presque tous nous pourrions économiser un denier.

Un seul sou donné par dimanche, par cinq mille communiant, qui composent la paroisse, forme \$2600. par année, c'est-à-dire \$600 de plus que le déficit dans les revenus.

Il faut avouer que nous pensions qu'il y avait plus à faire. Or, j'avais donc raison de vous dire que la chose est très facile à ceux qui n'ont pas le désir de voir l'église fermée ou vendue par autorité de justice.

Et puis, à part les mérites que nous pouvons acquérir en apportant notre pierre à cet édifice paroissial, la présence au milieu de nous d'une église doit nous valoir quelques bénédictions; ce ne serait pas impossible; même en ne voyant les choses qu'avec les yeux de la raison; si Notre-Seigneur Jésus-Christ séjourne en corps dans une localité, s'il y est adoré; s'il y vient sur nos autels; et si à ses pieds se tient une foule attendrie et aimante, ne nous semble-t-il pas que son séjour doit valoir aux populations qui l'entourent, autant que son passage dans les villes de la Judée?

Mais, messieurs, il y a plus, c'est qu'en ne calculant qu'au point de vue temporel, calcul qui nous est peut-être plus familier, nous verrons qu'il est de notre intérêt immédiat de maintenir l'Eglise que vous avez bâtie. Les grands économistes l'ont compris, et il est constaté aujourd'hui que le meilleur moyen de coloniser un pays, c'est de tout faire rayonner d'un centre religieux, qui est le seul capable de répandre la chaleur, l'activité, la vie aux extrémités d'une colonie.

L'Eglise attire autour d'elle une agglomération de population, c'est incontestable. Or, l'augmentation de la population favorise le commerce et l'industrie. Ce surcroît vous aide à payer les taxes, les cotisations et les charges qui pèsent incontestablement sur le citoyen. Et puis, la morale qu'enseigne le prêtre à l'Eglise n'est-elle pas un peu une sauvegarde pour vos personnes, pour vos propriétés, et ne réduit-elle pas un peu les dépenses de police que vous êtes obligés d'entretenir?

Figurez-vous une population de 8000 personnes sans prêtre, sans église, sans confessionnal; et vous diriez comme Voltaire: S'il n'y avait pas eu de religion, il aurait fallu en inventer une.

Tenez, il y a eu l'an dernier dans St. Jean-Baptiste, 180 sépultures d'enfants, 40 sépultures d'adultes, 60 mariages et 375 baptêmes. Il y a des cas de maladies soudaines qui exigent la présence immédiate du prêtre. Prenez la différence du prix des voitures et des services que ces cérémonies eussent exigé en allant à Notre-Dame, et vous aurez un item qui vous surprendra. Et l'instruction religieuse de vos enfants n'est-elle rien pour vous? Mais le pauvre qui souffre et qui est tenté de maudire la vie n'a-t-il pas besoin d'aller sur les parvis sacrés demander des consolations; et la mère de famille n'a-t-elle pas besoin souvent d'aller demander du courage, et qui lui inspirera cette vertu qui lui est nécessaire pour élever sa famille et la conduire au ciel? Ah! c'est l'Eglise, messieurs, c'est près des autels quelle se formera et qu'elle se rendra digne qu'on dise d'elle ce qu'en dit un philosophe chrétien:

« Assise auprès du berceau, c'est la femme qui apprend à l'homme enfant les noms qu'il doit révéler toujours; c'est elle qui verse de son cœur dans le sien ces amours ineffaçables qui y resteront toute sa vie. Il pourra les obscurcir: les passions, les orages de l'existence, pourront bien les voiler quelque temps; mais toujours ils parleront au fond de la conscience, souvenirs et remords tout à la fois. Ils apparaîtront comme un reproche dans le passé et comme un gage d'espérance dans l'avenir. »

« Au sein de la famille, c'est la femme qui, par l'exemple de sa piété douce et tendre, convie à chaque instant

au retour vers Dieu ceux qui s'éloignent de lui. Toujours fidèle à son culte, toujours embrasée d'amour divin au milieu de l'indifférence de nos sociétés, c'est elle qui paie au ciel le tribut de nos fautes et de nos tiédeurs. C'est elle qui remplit nos temples, qui visite les lieux saints et qui ne laisse point sans voix ce cantique saint, cette harmonie de prières que la terre doit à son créateur.

Plus tard, fidèle à son rôle sublime, c'est elle bien souvent qui parle d'éternité au mourant qu'elle assiste. Elle fait descendre sur ses douleurs le baume des consolations célestes; elle calme ses plaies brûlantes et met l'espoir dans son âme desséchée par le doute et par une longue indifférence.

Deux fois mère et deux fois apôtre, jadis ce fut elle qui, prenant l'homme au berceau, parfuma ses lèvres de ces noms bénis qu'on n'oublie jamais: elle offrit à Dieu son nouveau-né venant en ce monde, elle remplit son cœur de foi et d'amour. Aujourd'hui, près de ce lit du mourant, berceau de l'éternité, c'est elle encore qui vient dire à l'homme: O mon fils, qu'as-tu fait de la foi que je t'avais donnée, des prières que je t'avais apprises? Souviens-toi de ton Dieu, que nous prions ensemble quand je te nourrissais du lait de mon sein mêlé à de saintes croyances. Aujourd'hui qu'une autre vie va commencer pour toi, tourne les yeux vers le ciel dont je t'avais montré le chemin. Je fus ta mère pour la vie d'ici-bas, que je sois encore ta mère pour celle de l'éternité.

Voilà le langage de la femme pieuse, mais je vous le demande, n'est-ce pas aux pieds des autels qu'elle apprendra ce suave et consolant langage?

Et messieurs, nous qui nous enorgueillons d'être ornés de la royauté du bras et des clinquants de l'intelligence, navigateurs hardis et souvent imprudents, ne sommes-nous pas heureux quelquefois après des jours d'orages de jeter l'ancre un instant dans le port où est la barque de Pierre, et d'y décharger notre frêle embarcation prête à sombrer, à la grille modeste d'un confessionnal?

Notre cœur ne sent-il pas le besoin quelquefois de se pencher vers un autre pour y verser un secret? Ne sent-on pas souvent la vérité de ce qui est dit dans les soirées de St. Pétersbourg: "Le malheureux déchiré par le remords ou par le chagrin a besoin d'un ami, d'un confident qui l'écoute, le console et quelquefois le dirige. L'estomac qui renferme un poison, et qui entre lui-même en convulsions pour le rejeter, est l'image naturelle d'un cœur où le crime a versé ses poisons. Il souffre, il s'agite, il se contracte jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié, ou du moins celle de la bienveillance."

N'en rougissons pas, et avouons qu'il nous a été doux plus d'une fois de venir parler à Dieu de nos peines secrètes, chose que nous aurions manqué de faire souvent s'il nous eût fallu franchir de longues distances; et en matière de confession, la distance change souvent chez les hommes les bonnes dispositions.

Et n'arrive-t-il pas trop souvent des accidents et des morts subites qui ne laissent pas le temps d'aller loin pour quérir le prêtre? Une seule âme qui devrait son salut à la proximité d'un prêtre, suffit à l'homme de foi pour le payer de tous les sacrifices qu'il peut faire.

Chaque famille dépense en moyenne une piastre par jour pour son entretien temporel, ne pourrait-elle donner un dollar par année pour assurer la vie éternelle.

Remarquez-le, Messieurs, c'est que nous y sommes obligés et c'est le droit naturel, car l'homme ne peut pas plus se passer de culte qu'il ne peut se passer de nourriture matérielle. Cette parole a été dite: "L'homme ne vit pas seulement de pain."

Nous payons quelquefois 25 centins et même cinquante pour entendre un concert, un drame, ou pour assister à un repas. Ici pour cinquante centins par année, c'est-à-dire moins d'un centin par semaine, nous entendons tous les dimanches et tous les jours de fête la musique harmonieuse de l'orgue où l'on croirait entendre au milieu des cris de la nature, le bruissement des ailes qui montent nos prières au pied de l'Eternel, et les hymnes et les psaumes dont la beauté a ravi les poètes et les artistes. Ah! si vous en étiez privés, c'est alors que vous en comprendriez la beauté et que nous entonnerions ce psaume à jamais expressif de David: "Près des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis, et nous avons pleuré en nous souvenant de Sion. Aux saules de leurs rivages, nous avons suspendu nos harpes. Là ceux qui nous emmenèrent en captivité nous ont demandé les chants de nos hymnes. Ceux qui nous ont entraînés captifs nous ont dit: Chantez-nous un des cantiques de Sion. Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangère?"

Et pour ce prix nous pouvons assister tous les dimanches et les jours de fête, au plus intéressant des drames, à un drame qui est le livre du passé, du présent et de l'avenir. On court tous les jours à ces représentations dont l'intérêt est le plus souvent étranger aux nôtres et celui-ci, où nos intérêts les plus chers sont en cause, celui-ci on le déserte, ou l'on ne sait pas, pas assez tout ce qu'il est, tout ce qu'il contient, tout ce qu'il exprime.

Bolingbroke (raconte Mde Nercker) qui n'avait jamais entendu la messe, fut tellement transporté de la beauté de cette cérémonie, qu'au moment où l'archevêque éleva l'hostie, et où tout le peuple tomba à genoux, il dit tout haut à son voisin: "Si j'étais roi, je ne remettrais jamais cette fonction à un autre."

Et pour ce prix, qui le croirait, nous pouvons tous les jours approcher du banquet où n'approchent pas même les anges, nous pouvons faire la communion, mot immense, qui exprime de faire un en Dieu et avec Dieu. Et cette fraternité divine est la source et la raison d'être de la fraternité humaine.

Mais je m'arrête, et ai-je besoin de résumer ici que nous avons avec l'Eglise, les services du prêtre, et le jour et la nuit, le chant, la musique, la communion, la messe, l'Instruction. Non, il suffit de savoir que nous sommes catholiques, et de cette race de canadiens qui pour Dieu et la patrie ont opéré des travaux miraculeux, et qui toutes les fois qu'ils voulaient faire un établissement solide, commençaient par en assurer le succès, en jetant les bases d'un monument religieux à l'ombre duquel ils travaillaient à l'avenir de leurs enfants, pour ne pas douter de l'avenir. N'est-ce pas, citoyens de Saint Jean Baptiste, ce que vous avez commencé, et n'est-ce pas ce que vous réussirez à couronner de succès?

Donnez! afin que Dieu qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez pour être aimés de Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés, vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel.